Flaubert et les classiques sans âge

Stéphanie Dord-Crouslé
CNRS – UMR 5317 – IHRIM

Dans son article « L'art de "chercher des poux dans la crinière des lions". Flaubert et la tradition des classiques corrigés [1] », Stéphane Zékian, après avoir rappelé que, selon le *Dictionnaire des idées reçues*, les classiques, « on est censé les connaître [2] », se demande si, à l'époque où Flaubert rédige *Bouvard et Pécuchet*, on est encore « censé les réécrire ». Déplaçant la perspective, on va ici s'interroger sur l'ancrage séculaire de ces classiques apparemment si bien connus et pratiqués.

Contemporain de l'émergence de l'histoire littéraire, Flaubert fait certes un usage fréquent et attendu des identités fortes que la discipline en formation reconnaît et accole à chaque tranche de la frise chronologique. Lors de son voyage en Orient, le ro-

1. Stéphane Zékian, « L'art de "chercher des poux dans la crinière des lions". Flaubert et la tradition des classiques corrigés », *Revue Flaubert*, n° 13, 2013 ; « Les dossiers documentaires de *Bouvard et Pécuchet* » : l'édition numérique du creuset flaubertien. Actes du colloque de Lyon, 7-9 mars 2012, sous la dir. de Stéphanie Dord-Crouslé, http ://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php ?id=167.

2. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet, avec des fragments du « second volume » dont le Dictionnaire des idées reçues*, éd. établie, annotée et mise à jour par Stéphanie Dord-Crouslé, avec un dossier critique, Paris, Flammarion, « GF », 2011 [1999], p. 424.

mancier en devenir n'affirme-t-il pas comme une évidence que « chaque siècle a son encre [3] » ? La commodité des étiquettes ne le rebute donc pas – même s'il s'élève souvent aussi contre les hiérarchies stériles et convenues qui découlent de cette manière clivante et normée d'envisager la littérature : tous les auteurs du XVII^e^ siècle ne se sont pas plus distingués par leur bon goût que ceux du XVIII^e^ ne sont à l'origine d'une décadence navrante – voire d'une stérilisation des lettres. Cependant, la réhabilitation sensible de ce dernier siècle contre celui qui l'a précédé – qu'opère effectivement Flaubert – le conduit-elle à penser ces deux siècles comme un âge classique étendu ? Et la notion d'âge classique a-t-elle vraiment un sens pour lui ? C'est à ces questions que l'on va tenter d'apporter une réponse.

Découper le domaine de la littérature et des belles-lettres en périodes historiques successives individualisées et définies par leur siècle d'ancrage est une conception qui, dans son combat avec la rhétorique, s'affirme et se confirme au XIX^e^ siècle et dont Flaubert est naturellement à la fois spectateur et partie prenante. Bien que la naissance de l'histoire littéraire comme discipline soit impossible à dater avec précision, il a déjà été montré [4] à quel point ses prodromes et son développement influencent et irriguent les conceptions du romancier. Très tôt, il cherche à saisir dans le continuum littéraire une évolution qui se perçoit grâce au franchissement d'un certain nombre de paliers successifs. En 1840, en marge de son voyage dans les Pyrénées et en Corse, cherchant à « exprimer [...] la marche ascendante du style, le muscle dans la phrase qui devient chaque jour plus dessiné et plus raide », il isole en premier lieu une « pensée de la Renaissance, d'abord vague et confuse » qui devient peu à peu « plus humaine, dégagée d'idéal et de fantastique ». Ensuite, continue-t-il, « de Retz à Pascal, de Corneille à Molière, l'idée se précise et la phrase se resserre, s'éclaire »,

3. *Voyage en Orient*, éd. Claudine Gothot-Mersch, notes et cartes par Stéphanie Dord-Crouslé ; Gustave Flaubert, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 2013, p. 605.

4. Voir par exemple Stéphanie Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet et la littérature. Étude génétique et critique du chapitre V de* Bouvard et Pécuchet *de Gustave Flaubert*, thèse de doctorat, Université Paris-8, 1998 ; et Marie-Ève Thérenty, « Flaubert et l'histoire littéraire » ; *Savoirs en récits. I – Flaubert : la politique, l'art, l'histoire*, éd. Anne Herschberg Pierrot, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, « Manuscrits modernes », 2010, p. 109-143.

et c'est seulement alors que peut se manifester « l'essence de la prose française du XVII^e siècle : le dégagement de la forme pour rendre la pensée, la métaphysique dans l'art, et, pour employer un mot qui sent trop l'école, la substance en tant qu'être [5] ». Dans le dernier chapitre de la « première » *Éducation sentimentale* (celle de 1845), les aspirations de Jules connaissent une ultime évolution. Dans son écriture, il voudrait opérer la synthèse des traits caractéristiques de chaque époque :

> Il eût souhaité reproduire quelque chose de la sève de la Renaissance avec le parfum antique que l'on trouve au fond de son goût nouveau, dans la prose limpide et sonore du XVII^e siècle, y joindre la netteté analytique du XVIII^e, sa profondeur psychologique, et sa méthode, sans se priver cependant des acquisitions de l'art moderne et tout en conservant bien entendu la poésie de son époque, qu'il sentait d'une autre manière et qu'il élargissait suivant ses besoins [6].

Les siècles se voient dotés d'une identité particulière et distinctive dont Flaubert partage en grande partie la conception avec son personnage. Dans sa correspondance, le romancier en devenir s'essaye d'ailleurs lui-même à une forme originale d'histoire littéraire dont l'évolution et les gradations séculaires sont traduites en termes de cordonnerie. Dans une lettre adressée à sa maîtresse Louise Colet en août 1853, Flaubert regrette en effet de ne pas être « professeur au Collège de France » pour y faire « tout un cours sur cette grande question des Bottes comparées aux littératures [7] ». Et voici une partie de ce qu'il y aurait dit :

> Du temps de Louis XIV, la littérature avait les bas bien tirés ! ils étaient de couleur brune. On

5. *Pyrénées-Corse*, éd. Claudine Gothot-Mersch ; Gustave Flaubert, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I : *Œuvres de jeunesse*, 2001, p. 675-676.

6. *L'Éducation sentimentale* (1845), éd. Claudine Gothot-Mersch, *ibid.*, p. 1033.

7. Lettre à Louise Colet [26 août 1853] ; Gustave Flaubert, *Correspondance*, éd. Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1980, p. 418.

> voyait le mollet. Les souliers étaient carrés du bout (La Bruyère, Boileau), et il y avait aussi quelques fortes bottes à l'écuyère, robustes chaussures dont la coupe était grandiose (Bossuet, Molière). Puis on arrange en pointe le bout du pied, littérature de la Régence (*Gil Blas*). On économise le cuir et la *forme* (encore un calembour !) est poussée à une telle exagération d'*antinaturalisme* qu'on en arrive presque à la Chine (sauf la fantaisie du moins). C'est mièvre, léger, contourné. Le talon est si haut que l'aplomb manque ; plus de base. Et d'autre part on rembourre le mollet, emplissage philosophique flasque (Raynal, Marmontel, etc.). L'académique chasse le poétique ; règne des *boucles* (pontificat de Monseigneur de La Harpe). Et maintenant nous sommes livrés à l'anarchie des *gnaffs*[8].

L'ensemble des productions littéraires sont à l'unisson de leur époque et elles se succèdent, à l'instar de la mode des chaussures qui évolue au fil du temps.

Plus généralement, dans ses lettres, Flaubert fait allusion à l'entité bien définie que représente tel ou tel siècle et aux idées reçues que chacun d'entre eux entraîne à sa suite : ainsi, il félicite son ami Bouilhet de se préparer à faire en Italie « un voyage œnophile : tout à fait Chapelle et Bachaumont, on ne peut plus XVII^e^ siècle, et dans les traditions[9] », ou bien il reproche à « l'école du XVIII^e^ siècle » de voir « dans les enthousiasmes religieux des *momeries* de prêtres[10] ». Il est cependant fort rare qu'il associe directement et explicitement le XVII^e^ siècle au terme « classique ». On en trouve un seul exemple dans une lettre de 1845 adressée à sa sœur Caroline :

> J'éprouve parfois un besoin à la bouche d'embrasser tes bonnes joues fraîches et fermes comme du coquillage. C'était bien de toi que je pouvais dire

8. *Ibid.*, p. 419-420.

9. Lettre à Louis Bouilhet [10 août 1854] ; *ibid.*, p. 565.

10. Lettre à Edma Roger des Genettes [début de janvier 1860] ; éd. cit., t. III, 1991, p. 72.

> ce que disait un classique du XVII^e^ siècle à propos de je ne sais quoi : « spectacle fait à souhait pour le plaisir des yeux [11] ».

En revanche, les auteurs, et en particulier les dramaturges, du XVII^e^ siècle sont assurément visés par Flaubert dans l'ébauche du second volume de *Bouvard et Pécuchet* plus connue sous le nom de « Sottisier [12] ». Sous l'étiquette « Style classique », ou « Style des classiques », sont rassemblés des extraits de tragédies raciniennes qui présentent tous des répétitions (en particulier des termes « purger », « flamme », « feu » et « soupirs ») ou des périphrases singulièrement ampoulées. Sont donc surtout isolés et pointés les défauts d'un style qui se nécrose en ses procédés, fondé sur une poétique « antiphysique » : « La rage de *l'idée* leur avait enlevé [aux poètes du XVII^e^ siècle] tout sentiment de la *nature* [13] », comme le romancier l'explique à Hippolyte Taine en 1865.

Si Flaubert reconnaît bien une spécificité et une identité particulière au siècle usuellement présenté comme classique, il réfute cependant l'idée que ses productions littéraires soient toutes – et à égalité – représentatives des qualités qu'on lui accorde en général. Le « Sottisier » est le lieu par excellence où est menée cette entreprise de dénonciation par l'exemple. En face d'une citation de l'intendant des finances d'Aligre s'adressant à l'Assemblée du clergé le 15 février 1665 :

> Les vapeurs que cette petite chaleur (le dissentiment du clergé et de la couronne) a pu élever dans

11. Lettre à sa sœur Caroline [10 juillet 1845] ; éd. cit., t. I, 1973, p. 245-246. Comme le précise Jean Bruneau en note (*ibid.*, p. 965), on trouve effectivement une expression approchante : « [...] dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux », employée pour décrire un paysage dans les *Aventures de Télémaque* (liv. I) de Fénelon. Flaubert utilise cette même citation approximative (« Ne peut-on pas dire de cet âge le mot de Fénelon : "Spectacle fait à souhait pour le plaisir des yeux ?" » pour évoquer le XVI^e^ siècle dans le chapitre XI de *Par les champs et par les grèves* (éd. Guy Sagnes ; Gustave Flaubert, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, *Œuvres de jeunesse*, p. 234).

12. Pour plus de précisions sur la composition de ce roman posthume et inachevé, voir par exemple Stéphanie Dord-Crouslé, « La place de la fiction dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet* », *Arts et Savoirs* [En ligne], 1/2012, http ://aes.revues.org/579.

13. Lettre à Hippolyte Taine [12 décembre 1865] ; éd. cit., t. III, p. 471.

> son esprit (l'esprit de Louis XIV) n'ont produit que de la rosée qui s'est condensée en une douce pluie d'arrêts et de déclarations, que nous vous apportons pour marque de son affection [14].

Flaubert a inscrit la mention ironique : « Style – Bon goût du XVII^e siècle. » Le caractère risible de la métaphore atmosphérique vient du fait que son auteur la fait fonctionner à faux, couvrant d'un voile pseudo-poétique l'évocation d'une simple communication administrative.

On en trouve un autre exemple avec cette citation tirée d'une lettre de M^me de Longueville à M^me de Sablé, datant de 1664 :

> En vérité j'en suis toute touchée (de la mort de M. Singlin) car outre l'obligation que j'avais à ce saint homme de sa charité pour moi, me voilà retombée dans l'embarras où j'étais devant que de le *prendre*, c'est-à-dire d'avoir besoin de quelqu'un et de ne savoir qui *prendre*. Je vous *prie* de bien *prier* Dieu pour moi. Je ne doute pas que vous ne soyez bien *touchée* aussi, et qu'entre le *touchement* d'amitié et de besoin, vous ne *la* soyez aussi *par voir* la mort dans un de vos amis qui est *quasi* la voir en soi-même [15].

Dans la marge, en face de ce passage, Flaubert a écrit : « Style – Grand style du 17^e siècle. » Ce qui l'arrête sûrement ici, c'est l'abondance des répétitions puisque, dans chaque phrase, M^me de Longueville utilise puis reprend un même terme [16]. À chaque fois, Flaubert a souligné les mots répétés afin de bien manifester en quoi cette prose est loin de présenter les qualités de pureté et de fluidité qui sont usuellement attachées à

14. Ms g226, vol. 3, f° 93, fragment n° 4 ; *Les dossiers documentaires de Bouvard et Pécuchet*, édition intégrale balisée en XML-TEI des documents conservés à la bibliothèque municipale de Rouen, accompagnée d'un outil de production de « seconds volumes » possibles, sous la dir. de Stéphanie Dord-Crouslé, 2012, http ://www.dossiers-flaubert.fr/.

15. Dossiers, ms g226, vol. 3, f° 94, fragment n° 1 ; *ibid.*

16. Vraisemblablement, Flaubert voulait souligner la seconde occurrence du verbe « voir » dans la dernière phrase, et non l'adverbe « quasi » (« *par voir* la mort dans un de vos amis qui est *quasi* la voir en soi-même »).

la langue du XVII^e siècle. Si l'on part du principe que toute phrase composée à cette époque se doit d'en atteindre l'idéal, on est en droit de jauger toutes ses productions à cette aune. En convoquant l'extrait de M^me de Longueville, Flaubert pointe l'écart qui existe entre la conception d'un « âge classique » idéalisé à l'excès et présumé être uniformément porteur de toutes les perfections, et des écrits qui relèvent de cette période mais sont loin de réaliser les attentes que cet idéal avait fait naître.

Symétriquement, si la langue du siècle classique n'est pas toujours à la hauteur de ce que son idéal pouvait laisser espérer, le XVIII^e siècle, quant à lui, n'est pas aussi intégralement barbare et odieux que d'aucuns le prétendent. En particulier, le romancier relève un grand nombre de citations d'auteurs souvent issus de la mouvance catholique et réactionnaire afin de prendre le contre-pied de leur exécration systématique de la période. Ainsi, dans ses notes de lecture, Flaubert épingle chez le père Joseph Félix une « vue sur le XVIII^e siècle » issue d'une de ses conférences de Notre-Dame-de-Paris regroupées sous le titre *Le Progrès par le christianisme* : « Il faut bien l'avouer, puisque c'est encore le témoignage de l'histoire, il [= le XVIII^e siècle] apparaissait comme une éclipse après la splendeur, comme une décadence après le Progrès [17]. »

Dans *L'Appel contre l'esprit du siècle* écrit par le père Marin de Boylesve, Flaubert relève cet extrait qui associe dans une même haine Voltaire et son siècle :

> Un mot exprime Voltaire et le siècle dont il fut le roi : *Écrasons l'infâme*. Mais l'infâme ce fut Voltaire, l'infâme ce fut son siècle, l'infâme ce fut le *servum pecus*, le vil troupeau des Admirateurs de Voltaire ! Et il n'y eut d'écrasé que Voltaire, son siècle et son troupeau [18].

Dernier exemple : dans la préface qu'il a donnée à l'ouvrage de Roselly de Lorgues, *Le Christ devant le siècle*, l'abbé Orsini se

17. Dossiers, ms g226, vol. 6, f° 254 v°, fragment n° 8 ; éd. cit.
18. Dossiers, ms g226, vol. 6, f° 282, fragment n° 3 ; *ibid.*

répand en invectives contre « la Philosophie du XVIII^e siècle qui a couvert la France de l'ombre fatale du mancenillier [19] ! ». Si Flaubert a étiqueté cette pensée d'un presque anodin « Style ecclésiastique », il va de soi que la tournure n'est pas la seule visée mais qu'elle forme un tout avec l'idée dont elle est le puissant véhicule. Pour celui qui recopie cette expression dans les pages destinées au second volume de *Bouvard et Pécuchet*, la grandiloquence de l'image et l'excès que manifeste la sentence discréditent autant un style, caractérisé comme ecclésiastique en ce qu'il est porteur de traits linguistiques récurrents, qu'un jugement outrancier et par principe défavorable à tout ce qui est en lien avec un siècle honni.

Le Sottisier se plaît donc tout autant à relativiser la perfection formelle et l'élévation morale et spirituelle que devrait présenter toute production du XVII^e siècle, qu'à dénoncer le dénigrement systématique dont le siècle suivant fait l'objet. La célébration exagérée de l'âge classique, placée sous la plume d'écrivains peu goûtés de Flaubert, se retourne en sévère critique. Quand le père Félix s'enthousiasme en ces termes : « La chute des mœurs nous avait précipités, la restauration des mœurs nous releva, et le 17^e siècle, sorti de cette régénération morale, brilla dans notre histoire d'un éclat inouï [20] » ; quand Joseph de Maistre affirme dans son *Examen de la philosophie de Bacon* que « Descartes qui ouvre le 17^e siècle et Malebranche qui le ferme n'ont point d'égaux parmi leurs successeurs [21] » et qu'il n'y a pas dans le siècle suivant « un cours de morale plus complet, plus approfondi, plus satisfaisant que celui de Nicole [22] », toutes phrases scrupuleusement relevées par Flaubert dans ses dossiers documentaires, le caractère absolu et dénué de toute nuance des propositions recopiées en oblitère *de facto* la vali-

19. Dossiers, ms g226, vol. 3, f° 143, fragment n° 2 ; *ibid.*

20. Dossiers, ms g226, vol. 6, f° 254 v°, fragment n° 6 ; *ibid.*

21. Dossiers, ms g226, vol. 6, f° 270 v°, fragment n° 9 ; *ibid.* Voir aussi – dans un ensemble de « plaisanteries ecclésiastiques » collectées par Flaubert – le procédé antiphrastique auquel recourt un représentant de l'Église pour discréditer le XVIII^e siècle : « À propos d'un criminel sur le crâne duquel on a découvert la bosse du crime et une ressemblance avec le buste de Néron : "Cette ressemblance pourra être invoquée en faveur des parricides et on y verra des circonstances atténuantes. Nous ne sommes pas dans le siècle des Lumières pour rien." » (Dossiers, ms g226, vol. 3, f° 139, fragment n° 2 ; *ibid.*)

22. Dossiers, ms g226, vol. 6, f° 270 v°, fragment n° 10 ; *ibid.*

dité. L'exigence de réévaluation porte donc conjointement sur les deux siècles, Flaubert dénonçant autant la célébration excessive du XVII^e [23] que le dénigrement indu du XVIII^e. Et c'est même cette comparaison massive et insistante des deux blocs séculaires qui semble être dénoncée quand, dans le cinquième chapitre de *Bouvard et Pécuchet*, les personnages épinglent la bêtise du critique Nisard « trouv[ant] qu'André Chénier est comme poète au-dessous du XVII^e siècle [24] ».

Or il arrive que Flaubert propose d'autres découpages historiques qui prennent le contre-pied de cet affrontement bicéphale apparemment stérile. Dans le roman posthume, comme l'indique un scénario du chapitre de la littérature, « Pécuchet est classique, Bouvard romantique [25] ». Aussi, lorsqu'il s'agit de jouer une scène de théâtre devant M^me Bordin, le premier propose-t-il *Phèdre* et le second *Hernani*. La coupure est donc déplacée : le seul mouvement romantique du début du XIX^e siècle est opposé à un long âge classique pris tout d'un bloc et réunissant tout ce qui précède la révolution des gilets rouges. En outre, lorsque Bouvard et Pécuchet étudient la tragédie qui leur plaît pour « l'emphase, les discours sur la politique, les maximes de perversité », ils « appr[ennent] par cœur les dialogues de Racine et de Voltaire [26] » sans plus tenir compte des séquences historiques et mettant ainsi sur le même plan les deux dramaturges que leurs siècles séparent d'ordinaire nettement.

Plus étonnant encore, Flaubert n'hésite pas à concevoir un âge classique – ou plutôt un âge des classiques – qui ne s'étendrait pas seulement sur deux siècles mais en regrouperait trois, en incluant le XVI^e. Cette conception est ancienne chez lui puisqu'on en trouve des manifestations nombreuses lors du procès

23. Évoquant la mémoire et les principes de Bouilhet dans la préface qu'il a rédigée pour ses *Dernières Chansons*, principes qui sont tout autant les siens, Flaubert écrit : « Beaucoup d'élégances lui étaient absolument étrangères, telles que l'idolâtrie du XVII^e siècle [...] » (Gustave Flaubert, *Pour Louis Bouilhet*, éd. Alan Raitt, Exeter, University of Exeter Press, 1994, p. 35).

24. *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., p. 211.

25. Brouillons, ms g225, vol. 5, f° 593 ; *Les manuscrits de* Bouvard et Pécuchet. *Édition électronique du manuscrit intégral de* Bouvard et Pécuchet*, premier volume*, sous la dir. d'Yvan Leclerc et Danielle Girard, 2013, http ://flaubert.univ-rouen.fr/bouvard_et_pecuchet/.

26. *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., p. 196.

intenté à *Madame Bovary* au tournant de l'année 1857. Par exemple, en attendant de passer en jugement, le romancier fourbit ses armes. L'une d'entre elle consiste en un mémoire qui ne verra finalement pas le jour mais dont il prévoyait que l'effet serait dévastateur :

> Je prépare, en attendant, mon mémoire qui n'est autre que mon roman ; mais je fourrerai sur les marges, en regard des pages incriminées, des citations embêtantes, tirées des *classiques*, afin de démontrer par ce simple rapprochement que, depuis trois siècles, il n'est pas une ligne de la littérature française qui ne soit aussi attentatoire aux bonnes mœurs et à la religion [27].

On peut tirer deux enseignements de cette confidence faite par Gustave à son frère aîné Achille. D'abord, selon Flaubert, la moralité des classiques est largement sujette à caution. Mais surtout, toujours selon lui, on trouve des écrivains répondant à ce qualificatif de « classiques » dans les « trois siècles » qui ont précédé la parution de son premier roman. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que, durant la rédaction de *Madame Bovary*, il définisse « l'idéal de la prose » comme devant être « clair comme du Voltaire, touffu comme du Montaigne, nerveux comme du La Bruyère et ruisselant de couleur, toujours [28] », et que vingt ans plus tard, il affirme ne lire « rien du tout, sauf, après [s]on dîner, du La Bruyère ou du Montaigne, pour [se] retremper dans les classiques [29] ».

Certes, le glissement est ici sensible de la conception d'un âge classique étendu du fait de l'appartenance historique de ceux qui en relèvent – à des écrivains dont le classicisme n'est plus en lien avec une époque donnée mais sanctionne des mérites individuels qui les proposent dorénavant comme modèles aussi bien à leurs successeurs qu'aux écoliers. Mais si les effets de cette mutation sont universels, ils présentent chez Flaubert un caractère bien particulier car ils tendent à faire bouger les lignes,

27. Lettre à son frère Achille [vers le 20 janvier 1857] ; éd. cit., t. II, p. 670.
28. Lettre à Louise Colet [13 juin 1852] ; *ibid.*, p. 105.
29. Lettre à sa nièce Caroline [9 décembre 1876] ; éd. cit., t. V, 2007, p. 139.

à effacer les barrières étanches qui avaient été érigées entre les siècles et en fondaient à la fois l'identité et la diversité. Chez Flaubert, on en trouve une illustration très ancienne, dans la « première » *Éducation sentimentale*, encore une fois lorsque sont évoqués les ultimes changements qui touchent l'esprit de Jules :

> Chaque époque perdit pour lui quelque chose de la couleur tranchée sous laquelle on a coutume de l'envisager ; ce que son unité offre de sec et d'artificiel fit place à un caractère plus ondoyant et plus divers, qui atténuant les différences que l'on trouve entre les époques en expliquait davantage les transitions de l'une sur l'autre, leurs origines et leurs conséquences. Ainsi qu'il découvrait quelquefois une tendresse exquise dans des cœurs farouches, et d'étranges cruautés dans les regards qui semblaient les plus tendres, extrayant le comique des choses sérieuses, ou concevant de suite quelque drame à l'audition d'une phrase bien simple, il perdit en fait d'histoire et de critique beaucoup d'opinions toutes faites, d'adages commodes et de convictions communes. Mais la postérité, qui contemple tout de profil et qui veut des opinions bien nettes pour les faire tenir dans un mot, n'a pas le temps de songer à tout ce qu'elle a repoussé, oublié, omis – elle a saisi seulement les traits saillants des choses, puis au risque d'incohérence ou d'absurdité elle les a réunis sous un seul trait et fondus dans une seule expression.
>
> [...] Quand il eut un peu étudié le XVI^e^ siècle il y vit autre chose que des collerettes à fraise ; de même qu'il pensait au XVII^e^ sans songer aux grandes perruques et au XVIII^e^ sans n'y regarder toujours que les talons rouges et les marquises ; il aimait au milieu du grave siècle de Louis XIV à entendre rire Saint-Amant et Chaulieu, à voir Gassendi se promener devant Port-Royal, comme il songeait encore que le siècle de Louis XV à qui l'on reproche

> sans cesse sa légèreté, son athéisme et ses amours folâtres, avait commencé par La Bruyère et par Le Sage, avait engendré Saint-Preux et Werther, s'était clos par René [30].

Les coupures entre siècles s'estompent ; du jeu est introduit dans leurs charnières et on voit mieux comment l'un a pu naturellement succéder à l'autre, trouvant dans le sein du précédent les racines et la matière nécessaires à sa propre naissance. C'est sur ce fond de dislocation des fausses certitudes et de recomposition à la fois complexifiante et éclairante que se construit l'esthétique du décloisonnement généralisé dont la pensée de Flaubert semble finalement être porteuse.

En effet, exceptée la conversation courante où elle permet de nommer commodément les choses, la notion de siècle, pour Flaubert, n'a pas grand sens et l'idée de désigner comme « âge classique » une période historique particulière, et ce quelle qu'en soit l'extension, paraît assez éloignée de lui. D'abord, sa conception du temps se présente comme rétive à toute périodisation stricte. Plus qu'aux progrès successifs accomplis et aux étapes que ces derniers permettraient de définir, Flaubert est sensible à « l'évolution perpétuelle de l'humanité » qui se présente sous des dehors souples, essentiellement ouverts et non-conclusifs :

> Aucun grand génie n'a conclu et aucun grand livre ne conclut, parce que l'humanité elle-même est toujours en marche et qu'elle ne conclut pas. Homère ne conclut pas, ni Shakespeare, ni Goethe, ni la Bible elle-même. [...] Il s'ajoute sans cesse des chiffres à l'addition. D'une roue qui tourne, comment pouvez-vous compter les rayons ? Le XIX^{e} siècle, dans son orgueil d'affranchi, s'imagine avoir découvert le soleil. On dit par exemple que la Réforme a été la préparation de la Révolution française. Cela serait vrai si tout devait en rester là, mais cette Révolution est elle-même la préparation d'un autre état. Et ainsi de suite, ainsi de suite.

30. *L'Éducation sentimentale* (1845), éd. cit., p. 1036-1037.

> [...] C'est parce que je crois à l'évolution perpétuelle de l'humanité et à ses formes incessantes, que je hais tous les cadres où on veut la fourrer de vive force, toutes les formalités dont on la définit, tous les plans que l'on rêve pour elle. La démocratie n'est pas plus son dernier mot que l'esclavage ne l'a été, que la féodalité ne l'a été, que la monarchie ne l'a été. L'horizon perçu par les yeux humains n'est jamais le rivage, parce qu'au-delà de cet horizon, il y en a un autre, et toujours ! Ainsi chercher la meilleure des religions, ou le meilleur des gouvernements, me semble une folie niaise. Le meilleur, pour moi, c'est celui qui agonise, parce qu'il va faire place à un autre [31].

Si l'enracinement historique n'a donc que peu d'importance sur le temps long – puisque l'humanité ne peut être saisie qu'en un point infime de sa course, cela n'empêche pas que les productions littéraires appartiennent au moins pour une part à leur époque. On retrouve ici les termes de la querelle qui oppose Flaubert à Taine. En effet, pour le philosophe, selon le romancier :

> Le chef-d'œuvre n'a plus de signification que comme document historique. – Voilà radicalement l'inverse de la vieille critique à la La Harpe. Autrefois, on croyait que la littérature était une chose toute personnelle et que les œuvres tombaient du ciel comme des aérolithes. Maintenant, on nie toute volonté, tout absolu.

Et Flaubert de conclure : « La vérité est, je crois, dans l'entre-deux [32]. » Il ne s'agit donc pas de refuser aux productions littéraires tout ancrage historique. Pour le romancier, le milieu et l'époque, éléments contingents, jouent un rôle certain dans

31. Lettre à M^lle^ Leroyer de Chantepie, 18 mai [1857] ; éd. cit., t. II, p. 718-719.

32. Lettre à Edma Roger des Genettes [vers le 20 octobre 1864] ; éd. cit., t. III, p. 411.

la production artistique – mais à un niveau bien inférieur à celui que Flaubert alloue à l'individu créateur. C'est justement dans la mesure où il arrive à se nourrir de son historicité pour la dépasser que l'écrivain acquiert son statut : il ne plane pas hors des préoccupations de son siècle mais il ne s'y englue pas non plus ; il les subsume, il les exhausse, il les arrache à leur contingence étriquée pour en faire autre chose, pour les transmuer en universel. Ce qui permet cela, c'est l'élan, le talent d'un individu particulier qui se sert de son siècle – quel qu'il soit – comme tremplin. Évoquant Chateaubriand dans *Par les champs et par les grèves*, Flaubert indique que, certes, il n'appartient pas à « la race des contemplateurs qui ne sont pas descendus dans la vie, maîtres au front serein qui n'ont eu ni siècle ni patrie, ni famille même », mais que « l'avenir peut-être ne lui tiendra pas compte de ses entêtements héroïques, et ce seront sans doute les épisodes de ses livres qui en immortaliseront les titres avec le nom des causes qu'ils défendaient [33] ».

La problématique de l'âge classique est donc retournée au profit d'un questionnement qui met en avant le génie dont l'une des caractéristiques principales est de transcender les siècles. L'histoire littéraire est alors à repenser. Elle ne doit plus se concevoir comme une succession de siècles dont l'identité propre se définit à partir de la somme des individualités que chacun d'entre eux comprend. Elle se mue bien plutôt en une procession d'individus d'exception qui certes tiennent à un siècle mais le dépassent :

> Les plus grands [poètes], les rares, les vrais maîtres résument l'humanité ; sans se préoccuper ni d'eux-mêmes, ni de leurs propres passions, mettant au rebut leur personnalité pour s'absorber dans celles des autres, ils reproduisent l'Univers, qui se reflète dans leurs œuvres, étincelant, varié, multiple, comme un ciel entier qui se mire dans la mer avec toutes ses étoiles et tout son azur [34].

33. *Par les champs et par les grèves*, éd. cit., p. 259.
34. Lettre à Louise Colet [23 octobre 1846] ; éd. cit., t. I, p. 396.

Il y a toujours une histoire de la littérature mais elle se pense sous la forme d'une ligne de crête qui permet de passer d'un génie au suivant, leur succession constituant « la tradition ». En 1853, en vue d'écrire un « ouvrage de critique littéraire », Flaubert prévoyait de « relire attentivement *tous* les classiques français et [de] les annoter », ceci dans un but bien précis :

> J'y veux prouver l'insuffisance des écoles, quelles qu'elles soient, et bien déclarer que nous n'avons pas la prétention, nous autres, d'en faire une et qu'il n'en faut pas faire. Nous sommes au contraire *dans la tradition.* Cela me semble, à moi, strictement exact. Cela me rassure et m'encourage. Ce que j'admire dans Boileau, c'est ce que j'admire dans Hugo, et où l'un a été bon, l'autre est excellent. Il n'y a *qu'un Beau.* C'est le même partout, mais il a des aspects différents ; il est plus ou moins coloré par les reflets qui dominent [35].

Le génie surgit n'importe quand ; il est indépendant des époques : « La Fontaine vivra tout autant que le Dante, et Boileau que Bossuet ou même qu'Hugo [36] », et « Ronsard vaut bien Racine [37] ». Le génie est également indépendant des écoles et des mouvements littéraires qui souvent se confondent avec un siècle :

> Il faut montrer aux classiques qu'on est plus classique qu'eux, et faire pâlir les romantiques de rage en dépassant leurs intentions. Je crois la chose faisable, car c'est tout un. Quand un vers est bon, il perd son école. Un bon vers de Boileau est un bon vers d'Hugo. La perfection a partout le même caractère, qui est la précision, la justesse [38].

Ainsi, Flaubert tend d'abord à décloisonner l'histoire littéraire ; il s'ingénie à gommer les cadres séculaires pour mettre

35. Lettre à Louise Colet [7 septembre 1853] ; éd. cit., t. II, p. 427.
36. Lettre à Louise Colet [31 mars 1853] ; *ibid.*, p. 293.
37. Lettre à Louise Colet [29 mai 1852] ; *ibid.*, p. 98.
38. Lettre à Louise Colet [25 juin 1853] ; *ibid.*, p. 362.

en avant une logique différente qui est celle de la tradition, c'est-à-dire de la succession des maîtres. Certes, on note chez lui, en particulier dans le Sottisier destiné au second volume de *Bouvard et Pécuchet*, une tentative manifeste pour réhabiliter le siècle des Lumières contre celui qui l'a précédé. Cependant, loin de conduire Flaubert à penser ces deux siècles comme un âge classique étendu, cette entreprise souligne que, pour lui, il n'y a tout simplement pas d'âge(s) classique(s) ou surtout pas d'âge des classiques : il n'y a que des individualités, des génies classiques qui se développent indifféremment à tous les âges, c'est-à-dire dans tous les siècles.